

Ombres sur la Tamise

MICHAEL ONDAATJE

Ombres sur la Tamise

*traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Alfred A. Knopf en 2018
sous le titre : *Warlight*.

ISBN 978.2.8236.1284.4

© Michael Ondaatje, 2018.
© Éditions du Boréal pour la traduction française, 2018.

© Éditions de l'Olivier, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Ellen Seligman, Sonny Mehta
et Liz Calder au fil des ans*

« La plupart des grandes batailles se livrent
dans les plis des cartes topographiques. »

PREMIÈRE PARTIE

UNE TABLÉE D'INCONNUS

En 1945, nos parents partirent en nous laissant aux soins de deux hommes qui étaient peut-être des criminels. Nous habitions dans une rue de Londres appelée Ruvigny Gardens, et un matin, notre père ou notre mère, je ne sais plus, proposa que nous ayons une discussion en famille après le petit déjeuner. C'est alors qu'ils nous annoncèrent qu'ils allaient nous quitter et s'établir à Singapour pendant un an. Pas très longtemps, dirent-ils, mais ce ne serait pas non plus un court séjour. Pendant leur absence, on s'occuperait bien de nous, évidemment. Pour nous informer de la nouvelle, mon père, je m'en souviens, avait pris place sur une de ces inconfortables chaises de jardin en fer, tandis que ma mère, en robe d'été, juste derrière l'épaule de son mari, épiait notre réaction. Au bout d'un moment, elle prit la main de ma sœur Rachel dans la sienne et la serra contre sa taille, comme pour la réchauffer.

Je ne dis pas un mot. Rachel non plus. Nous regardions fixement notre père, qui nous dévoilait les détails de leur vol à bord du nouvel Avro Tudor I, descendant du bombardier Lancaster, dont la vitesse de croisière dépassait les cinq cents kilomètres à l'heure. Ils devraient se poser et changer d'appareil au moins deux fois avant d'arriver à destination. Il avait eu une promotion, expliqua-t-il, et

on lui confiait la responsabilité du bureau d'Unilever en Asie. Cet avancement serait bon pour sa carrière et donc pour nous tous. Son ton était grave et, à un certain moment, notre mère se détourna pour contempler son jardin d'août. Lorsque mon père eut terminé, constatant mon ébahissement, elle s'approcha de moi et passa ses doigts dans mes cheveux, à la façon d'un peigne.

J'avais quatorze ans à l'époque, et Rachel, près de seize. Durant les vacances d'été, ils nous confieraient à un tuteur, selon le mot qu'employa notre mère. C'était, disaient-ils, un collègue. Nous le connaissions déjà. Nous l'avions baptisé « le Papillon de nuit ». Notre famille était friande de surnoms, signe qu'elle était également portée sur les déguisements. Rachel m'avait déjà fait savoir qu'elle le soupçonnait de faire carrière dans le crime.

Cet arrangement semblait bizarre, mais la vie, dans l'après-guerre, était encore tumultueuse et déroutante ; la proposition ne nous parut donc pas insolite. Nous acceptâmes la décision, ainsi que le font les enfants, et le Papillon de nuit, homme effacé, massif mais dont les mouvements timides rappelaient ceux de la phalène, devenu depuis peu notre locataire du deuxième étage, vint à la rescousse. Sans doute nos parents le jugeaient-ils digne de confiance. Quant à savoir s'ils se doutaient de ses activités criminelles, nous n'aurions pu jurer de rien.

J'imagine que mes parents avaient tenté, autrefois, de faire de nous une famille unie. De loin en loin, mon père me laissait l'accompagner aux bureaux d'Unilever, déserts les week-ends et les jours fériés, et pendant qu'il s'affairait, j'errais dans le monde apparemment abandonné du onzième étage. J'avais constaté que tous les tiroirs des bureaux étaient fermés à clé. Il n'y avait rien dans les corbeilles à papier, pas d'images sur les murs, à cette exception près que, dans le bureau de mon père, était accrochée une grande carte en relief indiquant les antennes de la société à l'étranger : Mombasa, les îles Coco, l'Indonésie. Et, plus près de la maison, Trieste, Hélio-

polis, Benghazi, Alexandrie, villes qui encerclaient la Méditerranée et qui, supposais-je, relevaient de l'autorité de mon père. C'était là qu'on réservait des cales à bord des centaines de navires assurant la liaison avec l'Orient. Les week-ends, les ampoules qui identifiaient ces villes et ces ports n'étaient pas allumées, et ils restaient dans les ténèbres, à l'instar de ces lointains avant-postes.

À la dernière minute, il fut décidé que notre mère resterait avec nous jusqu'à la fin de l'été pour s'assurer que le locataire serait prêt à s'occuper de nous deux et pour nous préparer à notre entrée au pensionnat. Le dimanche précédant son départ en solitaire pour ce monde exotique, je suivis une fois de plus mon père jusqu'à son bureau, voisin de Curzon Street. Il m'avait proposé une longue promenade, car, au cours des prochains jours, m'expliqua-t-il, son corps, tassé dans un siège d'avion, aurait droit à une leçon d'humilité. Nous prîmes donc l'autobus jusqu'au musée d'Histoire naturelle avant de nous rendre à Mayfair en passant par Hyde Park. Faisant preuve d'une gaieté et d'un entrain inhabituels, il se mit à chanter les vers *Homespun collars, homespun hearts / Wear to rags in foreign parts*, les répétant sans cesse, comme s'il s'agissait d'une règle implacable. Qu'est-ce que ça veut dire ? me demandais-je. Je me souviens qu'il fallait plusieurs clés pour entrer dans l'immeuble dont son bureau occupait la totalité du dernier étage. Debout devant la carte immense, toujours plongée dans l'obscurité, je mémorisai le nom des villes qu'il survolerait au cours des nuits suivantes. Déjà, j'avais une passion pour les cartes géographiques. Se campant derrière moi, il alluma la carte en relief et les montagnes projetèrent leurs ombres, mais, désormais, je remarquai moins les ampoules que les ports qui baignaient dans une lueur bleu pâle, les vastes étendues terrestres laissées dans le noir. La vue d'ensemble avait disparu et je soupçonne que Rachel et moi avions, sur le mariage de nos parents, une perspective tout aussi imparfaite. Ils nous avaient rarement parlé de leur vie. Nous

avons l'habitude des récits incomplets. Notre père avait pris part aux derniers épisodes de la guerre précédente et je ne crois pas qu'il avait le sentiment d'être entièrement des nôtres.

À propos de leur départ, il était convenu que notre mère accompagnerait son mari. Il lui était impossible, croyions-nous, d'exister loin de lui, car elle était sa femme. Ce serait moins calamiteux, moins néfaste pour notre famille de nous laisser derrière que de rester à Ruvigny Gardens pour s'occuper de nous. Et, nous expliqua-t-on, nous ne pouvions pas quitter aussi cavalièrement les écoles dans lesquelles ils avaient eu tant de mal à nous faire accepter. Avant le départ de mon père, nous nous étions tous blottis contre lui. Le Papillon de nuit avait eu le tact de s'esquiver pour le week-end.

Nous avons donc commencé une nouvelle existence. Je n'y croyais pas tout à fait, à l'époque. Et je me demande encore si la période qui a suivi a défiguré ma vie ou lui a insufflé une énergie nouvelle. Je serais privé du cadre structurant des habitudes familiales. D'où l'indécision qui m'habiterait plus tard, comme si j'avais trop rapidement épuisé mes réserves de liberté. Quoi qu'il en soit, j'ai atteint un âge où je peux parler de tout cela, parler d'avoir grandi protégé par des bras inconnus. C'est comme si j'éclaircissais une fable au sujet de nos parents, de Rachel et de moi, sans oublier le Papillon de nuit et les autres qui se sont greffés à nous par la suite. Les histoires de ce genre ont leurs traditions et leurs tropes, me dis-je. Quelqu'un est soumis à une épreuve. Personne ne sait qui possède la vérité. Les gens ne sont pas ceux que nous pensons, ne se trouvent pas là où nous pensons. Et quelqu'un nous observe d'un lieu inconnu. Je me souviens du plaisir que prenait ma mère à nous parler de l'ambiguïté des missions confiées aux loyaux chevaliers des légendes arthuriennes. Il lui arrivait de situer l'action de ses récits dans un petit village des Balkans ou d'Italie, qu'elle nous indiquait sur une carte en nous disant y avoir séjourné.

Après le départ de notre père, notre mère se fit plus présente. Les conversations que nous avions surprises entre nos parents portaient invariablement sur des sujets d'adultes. Mais là, notre mère se mit à nous raconter sa vie, son enfance dans la campagne du Suffolk. Nous aimions en particulier l'histoire de « la famille sur le toit ». Nos grands-parents vivaient dans une région du Suffolk appelée les Saints, où rien ne troublait leur quiétude, hormis le bruit de la rivière et, de temps à autre, la cloche de l'église d'un village voisin. Puis, un mois durant, les membres d'une famille vinrent s'installer sur leur toit, où ils se mirent à se lancer des objets et à s'engueuler si fort que leurs cris, percolant par le plafond, s'insinuaient dans la vie de la famille de notre mère. Il y avait un barbu et ses trois fils. Le benjamin, le silencieux, se contentait le plus souvent d'apporter des seaux d'eau à ceux qui étaient restés en haut. Mais quand ma mère sortait de la maison pour aller ramasser les œufs dans le poulailler ou monter dans la voiture, elle le surprenait en train de les épier. C'étaient en fait des couvreurs qui, toute la journée, s'affairaient à réparer le toit. Le soir venu, ils descendaient leurs échelles et s'en allaient. Un jour, cependant, une violente bourrasque souleva le benjamin, qui perdit l'équilibre, tomba du haut du toit, traversa la charmille de tilleuls et atterrit sur les pavés, à deux pas de la cuisine. Ses frères le transportèrent dans la maison. Le garçon, qui s'appelait Marsh, s'était cassé la hanche, et le médecin venu plâtrer sa jambe décréta qu'il ne devait pas bouger. Il resterait donc sur un lit de repos, dans l'arrière-cuisine, jusqu'à ce que le toit soit terminé. On confia à notre mère, alors âgée de huit ans, la tâche de lui servir ses repas. À l'occasion, elle lui apportait aussi un livre, mais la timidité du garçon était telle qu'il osait à peine parler, et ces deux semaines lui avaient certainement paru éternelles. Puis la famille, son travail terminé, cueillit le garçon et s'en alla.

Chaque fois que ma sœur et moi nous rappelions cette histoire, elle nous semblait tout droit sortie d'un conte de fées dont le sens

nous échappait. Notre mère nous l'avait racontée sans pathos, sans évoquer l'horreur liée à la chute du garçon, comme dans les contes maintes fois répétés. Sans doute avions-nous réclamé d'autres histoires au sujet de la chute du garçon, mais c'est le seul incident qu'elle nous relata : l'après-midi orageux au cours duquel elle avait entendu le bruit lourd et mat du corps s'écrasant sur les pavés après avoir transpercé les branches et les feuilles de la charmille. Un unique épisode tiré de l'obscur grément de la vie de notre mère.

Le Papillon de nuit, notre locataire du deuxième, n'était presque jamais à la maison, mais il rentrait parfois à temps pour le dîner. Désormais, on l'encourageait à se joindre à nous. Ce n'est qu'après avoir agité les bras plusieurs fois sans conviction en signe de protestation qu'il s'asseyait à notre table. La plupart du temps, cependant, le Papillon de nuit allait d'un pas nonchalant acheter son repas dans Bigg's Row. Une bonne partie du quartier avait été rasée pendant le Blitz, et quelques marchands des quatre saisons y avaient installé leurs charrettes. Nous avions toujours conscience de la présence de cet homme hésitant, de sa manière de se poser çà et là. Nous nous demandions si son comportement s'expliquait par la timidité ou par l'apathie. Cela ne durerait pas, bien sûr. Depuis la fenêtre de ma chambre, je le surprénais parfois qui discutait à voix basse avec ma mère dans l'ombre du jardin ou qui prenait le thé avec elle. Avant la rentrée des classes, elle avait passé un temps considérable à le persuader de me donner des leçons particulières en mathématiques, matière où j'accumulais les déconvenues depuis toujours et continuerais de le faire bien après que le Papillon de nuit eut renoncé à faire mon éducation. Au cours de ces premiers jours, les dessins presque en trois dimensions qu'il avait créés pour me permettre de comprendre en profondeur un théorème de géométrie furent le seul indice de complexité que j'observai chez notre tuteur.

Chaque fois qu'il était question de la guerre, ma sœur et moi tentions de lui arracher des informations sur le rôle qu'il y avait joué

L'Homme aux sept orteils
Le Noroit, 2011

La Table des autres
Éditions de l'Olivier, 2012
Points n° 3080

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 1281 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE